

La parole, reflet du remords ou de l'honneur

Annick Sjögren-de Beauchaine

Sjögren-de Beauchaine, Annick 1986: La parole, reflet du remords ou de l'honneur. – *Ethnologia Europaea* XVI: 39–47.

L'intégration d'immigrants d'origine méditerranéenne dans les pays nordiques pose le problème de la confrontation de deux modes de parole profondément différents. Dans les milieux culturels scandinaves, centrés sur l'individu et corrélativement sur le remords et la justice, la communication se fonde sur une façon de parler aussi exacte et concise que possible où, idéalement, seul le message importe. Les sociétés méditerranéennes, par contre, replacent la parole dans un contexte humain dont les exigences d'honneur et de générosité en arrivent souvent à justifier le mensonge.

En conséquence, les enfants d'immigrants soumis à cet double influence culturelle doivent apprendre à changer de façon de parler tout autant que de langue suivant leur auditoire.

Fil. kand. Annick Sjögren, Institut d'Ethnologie, Université de Stockholm, Lusthusporten 10, S-115 21 Stockholm.

Pour le nombre grandissant d'enfants d'immigrants élevés entre plusieurs pays, le bilinguisme doit être complété de biculturalisme, notion qui implique la maîtrise non seulement de deux langues mais de deux façons de parler.

C'est dans cette perspective que je voudrais étudier quelques aspects de la parole pour souligner son appartenance essentielle au milieu culturel.

J'illustrerai ces variations culturelles de la parole par des exemples pris d'une part dans la Suède urbaine de notre époque et d'autre part dans la société méditerranéenne paysanne. Deux variables se trouvent donc entrecoupées: l'axe Nord-Sud, ou protestant-catholique/orthodoxe d'un côté, l'opposition ville-campagne, soit moderne-traditionnelle, d'un autre côté.

Mes sources sont les écrits ethnologiques sur les régions concernées. Je m'appuie également sur des interviews faites par les étudiants de mon cours en ethnologie avec des immigrants à Stockholm. Enfin je puise dans mes observations personnelles de la vie quotidienne dans plusieurs de ces pays.

Les attitudes décrites se rattachent à deux niveaux:

- un niveau de représentation: chaque société a un modèle de comportement idéal, on sait ce que l'on *devrait* faire; ce modèle est essentiel. Il détermine les lois d'une communauté et leur application ainsi que les jugements personnels appliqués aux autres. Le degré de manipulation de ce modèle varie suivant les cultures.
- le 2e niveau est celui de la vie pratique, ce que les gens *font* réellement, ce qui évidemment est non moins important et ce qui, à long terme, détermine le premier niveau, le modèle reconnu par la société.

La parole de Nord au Sud

Tout d'abord une vue d'ensemble rapide sur l'usage de la parole de Nord au Sud.

En Suède, une grande qualité est d'être «fin och tyst», c'est-à-dire discret et silencieux. Parler de façon concise et exacte est très apprécié. Chaque mot a sa place, avec un sens précis et une référence possible au dictionnaire en cas de litige. Il ne s'agit pas de brouiller le message en y mêlant des sentiments.

Passons en France, à mi-chemin entre le

nord et le sud. Là aussi le rationalisme est une vertu mais il est plus fleuri. On craint moins les effets de rhétorique et un appel aux sentiments n'est pas forcément dangereux, pas plus qu'une présentation agréable.

Continuus à pas de géant vers le sud. Nous arrivons sur les rivages de la Méditerranée, aux pays de «la magie du verbe». Dire qu'un mot a un sens, celui du dictionnaire, et que son utilisation est dictée par la raison est être aveugle à la réalité sociale. Les mots ont une force cachée à la disposition du parleur. La parole est un instrument de domination. Une parole neutre n'existe pas.

Cette progression dans un usage de plus en plus chargé de sens de la parole repose sur une conception fondamentalement différente de l'individu et de ses relations avec le prochain.

Le remords nordique et la recherche de la vérité

Le système de valeurs culturelles du nord de l'Europe repose sur une internalisation de l'éthique et des valeurs caractéristique du protestantisme. L'individu est au centre du système; il est sa propre mesure; chacune de ses actions se juge en relation avec lui-même. Il est entièrement responsable. Lorsqu'il a fait une faute, il est seul avec ses regrets. En contrepartie il est amené à utiliser le meilleur de ses forces. L'homme a le devoir de se réaliser. Quelle force ne se trouve pas cachée en l'homme! En faisant appel à toutes ses ressources, travail, effort, capacité d'organisation, contrôle de soi-même, l'homme peut faire bien des pas vers la société parfaite, attitude qui traduit un extrême humanisme.

Si nous appliquons ces valeurs de base à la parole, nous constatons que l'homme qui est son propre juge se doit d'exprimer ce que lui-même considère comme la vérité. S'il ment, il désobéit à sa loi intérieure. Le châtement est le remords, un châtement très dur parce que sans grand remède, sinon l'oubli.

La foi en l'homme fait rechercher l'approche la plus grande possible de l'expression parfaite, de la transmission la plus exacte du message. Il s'agit de supprimer tout ce qui est étranger au message lui-même. Pas d'effets de style, pas

d'expression à double sens, pas de digressions. Les lettres d'affaires suédoises ont une présentation spartiate, sans formule d'introduction et, comme en anglais, avec un minimum d'amabilité à la fin. De même les comptes-rendus suédois se caractérisent par leur sécheresse.

La raison seule doit parler. L'objectivité est recherchée par une présentation stricte, dénuée de tout appel aux sentiments et de tout jeu de style qui pourrait détourner l'attention du contenu même du message.

Les informations à la télévision suédoise sont présentées sur un fond uniforme, avec peu d'images, des visages de présentateurs neutres, un ton neutre également, pas de mimiques ni d'emphase, très peu de gestes. Elles doivent en appeler à l'esprit et non au cœur. Les images éveillent facilement des sentiments et ceux-ci ne peuvent que brouiller une compréhension logique et rationnelle.

Exagérer ou trop s'étendre sur un sujet menace également l'objectivité du message. Il est préférable de courir le risque d'être ennuyeux qu'inexact même dans les échanges purement sociaux. Il n'y a guère de compréhension pour les petits plaisirs que peuvent s'accorder un conteur en s'emballant sur son sujet. Åke Daun, professeur d'ethnologie à Stockholm, parle de la mentalité d'ingénieur du Suédois;

«Selon l'optique suédoise, l'ingénieur a une mentalité idéale: il s'applique à rechercher des manières d'agir efficaces, rapides, pragmatiques, supposant une certaine retenue affective, une discipline de travail et déniaient toute influence aux sentiments.» (1977: 265–266)

Cette mentalité d'ingénieur se traduit fidèlement dans la façon de parler. Elle explique aussi la relation entre la langue écrite et la langue parlée. En effet si l'on dépouille l'expression orale des attributs complémentaires des mots: gestes, mimiques, intonation, décor, il n'y a bientôt plus de différence entre le discours parlé et le discours écrit. Cette tendance au dépouillement correspondant à des valeurs profondément ancrées dans la mentalité, le mouvement pour le rapprochement de l'écrit et de l'oral trouve un grand écho dans la population suédoise. L'orthographe se rapproche de la

phonétique (dans quel autre pays y a-t-il eu deux réformes de l'orthographe en 50 ans?), la grammaire est simplifiée, le choix des mots est banalisé. Soucis d'efficacité, de rationalisme, de puritanisme.

Et, puisque parler devient synonyme d'écrire, le téléphone remplace facilement les lettres. De plus ce moyen de communication rapide supprime d'office les éléments dangereux tels que gestes, mimiques et décor. Mais on peut mentir au téléphone, objectera-t-on. On peut désavouer une convocation téléphonique qui ne laisse aucune trace matérielle. On ne ment pas en Suède, ce n'est pas admis et ce l'était certainement encore moins à l'époque où le téléphone s'est installé dans les moeurs. Ce nouveau moyen de communication verbale a eu tout de suite un succès considérable. Une française, vivant au début du siècle à Stockholm, écrit:

«A Stockholm, on a presque perdu l'habitude d'écrire des lettres. Le téléphone les remplace. Le téléphone finit par devenir un cauchemar. On vous sonne toujours, perpétuellement, pour rien du tout.» (1908: 26)

On peut spéculer sur le succès de la société L. M. Ericsson et se demander si elle ne doit pas plus à l'humanisme suédois qu'à l'ingéniosité de ses techniciens et hommes d'affaires. Mais peut-être les deux sont-ils liés. Je le crois.

La foi en un homme perfectible n'admet pas le compromis dans l'élaboration du modèle idéal. Le mensonge ne devrait jamais être accepté, sous aucun prétexte. Sissela Bok, suédoise et professeur d'éthique à Harvard, a écrit tout un livre sur le thème du mensonge (*Lying*, en anglais, 1978, *Att ljuga* en suédois, 1980). Sa thèse est que jamais, dans aucun cas, le mensonge ne peut se justifier, pas même pour les expériences médicales basées sur le placebo, pas même en cas de grave maladie ou d'accident. L'individu est seul responsable de ses actes et donc de sa parole; il ne peut partager avec ses proches. Il ne peut transiger, il est seul devant Dieu, ou devant la collectivité, seul avec son remords.

Or il est évident que, dans la pratique, les comportements individuels ne se conforment

pas souvent au modèle affiché. Comment faire donc pour ne pas ébranler la foi en l'homme parfait qui est une des valeurs les plus essentielles de la culture suédoise? L'hypocrisie est un des recours utilisés: faire croire que l'on respecte la loi, avant tout à soi-même puisque que l'on est son propre juge, suivre la lettre sinon l'esprit de la loi.

L'alcool est un deuxième recours. Il offre une chance, par la possibilité d'en abuser, de se dégager de la responsabilité oppressante de tout homme en pleine possession de ses moyens. Le contrôle permanent exercé par les individus sur leur parole peut être relâché au cours d'une soirée où l'on boit. Les sentiments peuvent s'exprimer, l'exagération fleurir, l'agressivité exploser. Il ne s'agit que d'une parenthèse, c'est bien «moi» mais ce n'est pas le moi légal, responsable, officiel, le seul dont la conscience tient compte, et qui, dès le lendemain, reprendra la situation en main ainsi que sa marche laborieuse vers le modèle parfait.

Cette conception de l'homme a néanmoins un aspect particulièrement constructif: la foi en l'homme qu'elle représente est un excellent moteur de progrès, à la fois social et matériel.

Il faut aussi y ajouter l'énorme gain que représente la confiance acceptée comme prémice, confiance génératrice de calme et d'efficacité dans la communication.

Les sociétés de l'honneur et le mensonge

La Méditerranée, bien qu'en elle-même une mosaïque de cultures, présente certains traits fondamentaux qui s'oppose aux cultures nordiques.

Un des principaux est l'externalisation des valeurs, liée à une morale basée sur le voisinage et la réciprocité (Le Roy Ladurie, 1975: 442). La priorité est donnée au groupe sur l'individu, c'est-à-dire le groupe des proches, absolument pas la collectivité en général. Il s'ensuit une société de l'honneur et de la honte et non plus une société de la responsabilité et du remords. L'individu n'est pas jugé sur ses actes en eux-mêmes. Un acte est bon ou mauvais suivant la façon dont il touche les autres, les proches. L'historien italien, Carlo Ginzburg,

dans son livre «Le fromage et les vers», fait dire à son meunier: «Jurer n'est pas un péché parce que cela ne nuit qu'à soi-même et pas aux autres.» (1983: 75)

La fréquence de la petite phrase «Ce n'est pas de ma faute» traduit ce sentiment de responsabilité partagée et elle serait à comparer avec l'emploi en Suède de l'expression «Jag har dåligt samvete» (J'ai des remords), miroir d'une responsabilité individualiste.

La langue arabe offre une illustration merveilleusement parlante de cette insignifiance de l'individu, encore plus accentuée dans la société musulmane. Le mot «fard» désigne à la fois l'être humain et une chaussure seule. Or que faire d'une chaussure unique? Elle est inutile. De même une personne seule n'acquiert de valeur que par son association avec un ou plusieurs autres êtres humains. Le bien du groupe passe avant celui de l'individu, y compris le bien moral. Il n'est pas question de se réaliser soi-même. Cela ne veut rien dire. On se réalise par et avec les autres.

Appliquons ceci à la parole: la parole est au service non pas en premier lieu de la Vérité mais avant tout de la vie sociale. Que la parole soit un miroir fidèle ou pas de ce qu'elle décrit est sans grand intérêt. Elle est un instrument qui doit servir le bien du groupe et elle doit donc être manipulée en conséquence. On ne condamne pas un menteur parce qu'il est un menteur. Il faut d'abord examiner les motifs et les conséquences de son discours pour pouvoir juger. Le modèle de l'homme idéal existe mais il n'a pas grande valeur en lui-même. C'est une simple référence qui est d'ailleurs parfois maniée avec une mauvaise foi évidente. Combien de fois n'applique-t-on pas le modèle aux autres mais pas à soi-même?

Un des aspects les plus déroutants de cette morale des sociétés traditionnelles est la pratique plus ou moins ouverte du mensonge et de la ruse. Il s'agit, comme l'exprime Juliet Du Boulay, ethnologue des montagnes grecques, de comprendre comment les gens peuvent mentir aussi souvent et pourtant ne pas y perdre leur intégrité personnelle (1974: 73).

Je voudrais aborder les motifs les plus courants du mensonge puis en esquisser les conséquences sur la mentalité.

L'homme ment pour consolider sa position dans la société, la femme pour se défendre.

L'homme est responsable de sa famille et de sa communauté vis à vis de l'extérieur. Il doit veiller à leur bien par tous les moyens possibles, y compris ruse et mensonge. Elisabeth Handman, une ethnologue française, écrit dans sa récente monographie sur un village grec:

«Ruses et mensonges des hommes s'adressent à d'autres hommes et concernent la sphère des affaires d'abord. Aussi n'est-ce pas sans admiration que l'on dit d'un homme qu'il est «poniros» (rusé), du moins s'il réussit. S'il rate un coup reposant sur une ruse, le mot sera synonyme de «psefis» (menteur, homme en qui on ne peut avoir confiance).» (1983: 164)

Ainsi on ment pour bâtir son image. Un chef de famille se fait un devoir de travailler à maintenir ou à rehausser l'honneur de sa famille et donc, en étant le chef, il doit présenter la meilleure image possible de lui-même. Son honneur ne lui appartient pas. La société le lui confère et sa famille en vit.

Michael Gilseman, dans une étude intitulée: «Mensonge, honneur et contradiction», rapporte le commentaire d'un libanais dans le village qu'il a étudié: «Here, if you dont «fannas» (show off), you are dead.» (1976: 198). Du fantasme au mensonge il n'y a qu'un pas et il est très difficile de déterminer quand il a été franchi.

Travailler au bien de sa famille implique donc de se trouver aux endroits stratégiques où l'on pourra défendre son image par des récits appropriés et, non moins important, empêcher par sa seule présence que les autres la critiquent indûment. De plus il est nécessaire d'écouter ce qui se dit pour en tirer les enseignements nécessaires. C'est pourquoi les cafés sont si importants. Le devoir d'un bon père de famille est d'être présent au café aux moments opportuns (mais bien-sûr, comme toujours, il s'agit d'un équilibre: «assez, mais pas trop!»).

Un groupe de turcs de Stockholm, interviewés par des étudiants, se plaignaient de la condamnation tacite qu'ils lisaient sur le visage des suédois les voyant passer des heures assis

au café. En fait, que font les Suédois pendant leurs heures de loisirs? Ils bricolent, ils vont à des cours, ils courent dans la forêt. Dans les deux cas, chacun veille à ses intérêts de la façon qui lui a été transmise par sa société: pour les Turcs, il s'agit de défendre l'image de sa famille; pour les Suédois, de se réaliser soi-même.

On ment pour réparer le mal causé par une perte d'honneur. Un homme qui a perdu la face n'existe plus socialement. Il n'a plus de valeur (en grec, honneur «time» signifie aussi «valeur», y compris «valeur financière»). Un homme déshonoré doit donc se rebâtir une certaine valeur. C'est extrêmement difficile. Le seul remède, bien peu satisfaisant, est de se recréer une image qui soit valable au moins vis-à-vis de soi-même, souvent en se donnant un rôle de héros et en accusant les autres.

On ment pour mesurer sa puissance. Les jeunes racontent une blague et jouissent immensément si l'interlocuteur s'y laisse prendre: «Je l'ai eu». C'est un entraînement pour se mesurer aux autres. Un adulte perfectionne cette stratégie. Il ne se sert plus de blagues grossières mais il s'entraîne à l'argumentation. Il essaie de présenter sa cause de la façon la plus habile possible. La supériorité verbale est un outil redoutable et recherché. Michel Gilsenan note que l'un des commentaires les plus courants après une conversation ou une discussion est: «Qu'est-ce qu'il a bien voulu dire?» ou bien «Qu'est-ce qu'il cachait?»

Le puissant ment pour s'assurer de son pouvoir. Julian Pitt-Rivers cite Ferdinand d'Aragon qui était fier d'avoir manqué neuf fois à son serment au Roi de France (1977: 10).

On ment par solidarité avec la communauté à laquelle on appartient. L'ethnologue italien, Maraschini, raconte l'indignation de jeunes Siciliens devant la loi de 1967 interdisant les bordels en Italie. La suppression de cette possibilité bien innocente d'aller prouver leur masculinité ailleurs les forcerait à s'en prendre aux filles du pays. Cela était choquant. Ces filles commettraient le mal et de plus elles déshonoreraient leur village. Il est intéressant de noter que ces jeunes n'éprouvent aucune responsabilité vis à vis des femmes du bordel. Pour eux, elles n'existent pas. D'abord elles sont inconnues et de plus sans honneur puisqu'elles

ont un tel métier: deux raisons pour n'avoir aucune valeur humaine. D'autre part, ce sont les filles qui sont moralement responsables des relations sexuelles. L'homme n'est pas engagé moralement. Et enfin, ce qui est important, c'est l'honneur du village, de la communauté. Comme nous l'avons vu, sa défense est une obligation morale pour l'homme.

Le concept de double morale appliqué au Sud par les Nordiques fait souvent allusion à l'acceptation par ces sociétés de l'infidélité de l'homme. Cela est à replacer dans le contexte des petites sociétés de l'honneur. S'il est infidèle assez discrètement pour que personne ne puisse le calomnier et utiliser sa faute contre sa famille, tant qu'il n'y a pas de scandale, il n'y a pas non plus de mal. L'essentiel est de ne pas entâcher son honneur et celui-ci ne l'est pas par le seul fait de l'infidélité, contrairement à ce qui serait le cas pour une femme. En ce cas mentir et ruser afin de présenter la situation voulue est une obligation; ainsi seront préservés le bien-être de la famille et la paix du village. Juliet Du Boulay écrit:

«The overriding duty of any person, in a case where he has to act two (or more) roles simultaneously, is always to his family. The duty of the neighbour gives way, in such cases, to the duty of the son: the obligation of the official to that of the father. And these obligations are often such as to make it a moral duty to quarrel with, cheat, or deceive the outsider in support of the house.» (1974: 74)

Passer sous silence est une autre forme de parole, une sorte de mensonge par omission. Cette méthode peut être vue comme un compromis devant les dilemmes créés par le code de l'honneur. Celui-ci, en effet, est extrêmement exigeant. Il repose sur deux valeurs essentielles: l'honneur sexuel de la famille, matérialisé dans la chasteté de la femme et l'honneur social de l'homme, incarné dans sa fonction de chef de famille respecté, tant des siens que des étrangers. Toute atteinte à ses deux principes, telle que l'infidélité de la femme ou la profération d'injures envers l'homme, doit être réparée par une action grandiose: meurtre, bannissement, lutte sans merci. Pourtant infidéli-

tés et injures ne sont pas rares. La réponse à ce dilemme est la loi du silence. Il faut être raisonnable et ne pas sévir à chaque fois. Chacun sait mais tous se taisent. Le soldat retour de guerre attribue à sa femme toutes les vertus de monde et un mot blessant proféré devant témoins n'est pas entendu. Malheur à celui qui n'a pas compris et qui fait du zèle. Il est exclu de la communauté. Moralement. En fait, il continue à vivre au milieu des siens et il peut parler tant qu'il veut. Mais il parle aux murs, ses mots n'ont plus de valeur. Il ne fait plus partie du jeu. Il n'a plus d'honneur. Il n'est donc plus un être à part entière. Les étrangers à la communauté sont souvent placés dans cette catégorie. Ils peuvent participer à la vie du village, on peut se divertir avec eux mais ils ne comptent pas vraiment.

Un américain, Laurence Wylie écrit un livre extrêmement pénétrant ainsi que très chaleureux sur un village du sud de la France vers 1950. Il est maintenant une figure acceptée dans le village où il a une maison de campagne et beaucoup d'amis. Pourtant l'une de ceux-ci m'expliqua en avril 85 que certains ne lui adressaient toujours pas la parole. Il avait contrevenu à la loi du silence en racontant par écrit ce que tout le monde savait mais que personne ne disait. Etranger, citoyen et jeune enthousiaste, il n'avait alors pas compris. Trente ans plus tard ce faux-pas laissait encore des traces.

Mentir enfin pour dévoiler l'imposteur, non seulement cela est admis mais si cela réussit, quelle gloire pour le menteur! Michael Gullivan cite le cas du «play-boy» de son village du Liban qui fait semblant de se convertir à la suite des exhortations d'un prêcheur de passage étranger au village. Celui-ci ne remarque pas que son nouveau disciple est en fait le joyeux larron de l'endroit et que celui-ci se moque de lui avec l'accord tacite des autres. C'est la preuve qu'il n'a pas les qualités de voyance requise d'un prêcheur. Il doit quitter le village. Notre larron a sauvé son village d'un imposteur. C'est lui qui est honoré.

Le faible ment pour survivre. La dissimulation est l'arme reconnue du sexe faible. Elisabeth Handman écrit à propos des femmes de Pouri:

«Le mensonge, la cachotterie sont pratiquement la seule arme dont disposent les femmes pour passer au travers des mailles du filet tressé serré autour d'elles par le besoin qu'ont les hommes de les dominer, et la communauté entière de les surveiller. Comment aller bavarder quelques minutes chez une voisine si l'on ne dit pas qu'on a quelque chose à lui emprunter, que ce soit vrai ou pas? Comment goûter à une cigarette si ce n'est en cachette? Une jeune fille peut-elle avoir un rendez-vous avec un garçon et l'avouer? Il lui faudra bien dire qu'elle va broder chez «une» amie et ainsi de suite. La plupart des plaisirs de la vie, la femme les prend en s'en cachant...» (1983: 165)

On ment pour protéger sa famille contre des dangers réels ou seulement potentiels. La curiosité des voisins étant sans limite et trop souvent cherchant à nuire, il faut s'en préserver le plus possible. Une tactique adoptée est de ne jamais répondre exactement à la question demandée. Beaucoup d'efforts sont déployés d'un côté pour essayer de deviner ce que fait le voisin, de l'autre pour brouiller les indices possibles. «Everyone is playing a perpetual game of hide and seek» (Friedl 1962: 14). C'est un jeu de devinettes; les plus malins y apprennent beaucoup et en jouissent non moins.

Les enfants doivent très tôt être introduits à ces stratégies qui sont des armes d'importance vitale. Mais on ne peut les exposer à la malice des étrangers. Il faut donc que leur entraînement se fasse dans la famille. Les parents, les frères et sœurs plus âgés, les oncles et tantes vont donc s'amuser avec le jeune enfant, lui promettre quelque chose qui n'existe pas, lui dire d'aller voir dans la pièce à côté si sa mère y est alors qu'elle vient de s'éclipser de la maison. Puis, déçu, malheureux mais un peu mieux cuirassé contre la méchanceté inhérente au monde, l'enfant trompé sera couvert de baisers et récompensé par des sucreries ou autres douceurs.

Le mensonge est néanmoins un dilemme pour les femmes dans la société traditionnelle méditerranéenne. En effet ce sont elles en premier lieu qui sont responsables de la morale familiale. L'homme gagne le pain, la femme le ciel. Or l'honnêteté reste la loi morale idéale.

Le mensonge est une concession à la morale et c'est la femme qui porte la responsabilité de cette concession. A elle de s'arranger avec sa conscience devant le paradoxe: ruser pour remplir son devoir.

Repassons du mensonge à la parole en général. Nous sommes condamnés à vivre en société («L'enfer c'est les autres») et donc condamnés à communiquer, par la parole principalement. Pourquoi donc ne pas faire un plaisir de ce qui est une obligation?

Le bavardage est une des grandes sources de loisir dans le Sud. La parole peut même devenir un art. Lorsque l'on raconte un événement en société, il est plus important de distraire que de faire un récit fidèle. Un conteur habile qui fait rire ou qui passionne son auditoire fait preuve de générosité et de sollicitude.

Elisabeth Handman se demande si le besoin de mentir, très souvent sans bénéfice apparent, ne traduit pas la volonté de vivre une autre vie que la sienne (id.: 166), la vie de rêve que l'on n'aura jamais, pour soi et pour les siens.

Cette façon de manier la parole contribue à la formation de traits caractéristiques de la mentalité méditerranéenne.

Tout d'abord, la méfiance: «Faut se méfier...», cette expression si souvent entendue exprimait l'atmosphère citadine de la France dans les années cinquante d'après Jesse Pitts, co-auteur d'un livre sur la mentalité française paru en 1963.

«Faut se méfier» conseille-t-on à Laurence Wylie quand il arrive dans son village de Provence en 1949: «Of course, you can trust me and my family and a few other people I'll point out to you, mais les autres...» (1977: 194).

Et une jeune grecque se plaint à Elisabeth Handman: «Au village, tout est mal interprété, alors tu es obligé de mentir. Sinon tu ne peux pas t'en tirer. On te pousse à faire le mal.» (1983: 93).

Le système si décrié de la clientèle, des contacts, «le piston», est un élément indissociable de la société de l'honneur. Il faut pouvoir juger chaque homme suivant sa valeur personnelle et lui-même, par son engagement, participe à l'honneur de sa famille et de sa communauté. Il

est donc évident que l'on ne peut pas faire confiance à un inconnu, son anonymité le protégeant de tout engagement sur l'honneur. Mais dès que l'inconnu est rattaché au groupe des proches par une recommandation, il se trouve lié par le code de l'honneur et on peut donc compter sur lui. Là encore se retrouve l'expression de cette méfiance originelle qui imbibe le système.

Celle-ci a aussi une autre conséquence: la bureaucratie. Puisque l'on ne peut faire confiance à la parole des gens, il faut tout écrire. La signature est d'autant plus importante qu'elle engage l'honneur. Seuls les mots noirs sur blanc, indélébiles, peuvent être pris pour l'expression de la vérité. Un autre prix à payer est la tension des relations sociales et en particulier des amitiés. Une jeune grecque de Stockholm confiait à un étudiant qui l'interviewait comme ce genre de relations dans son pays natal lui pesait: «Je t'aime, je t'adore» et puis demain: «Je te déteste» et c'est la brouille; peut-être se racommodera-t-on le surlendemain. En Suède, poursuivait-elle, on a peu d'amis mais ces amitiés ne sont pas mises en question. Il ne n'est pas nécessaire d'exercer une vigilance de tout instant. Juliet Du Boulay écrit: «Friendships are made so frequently and broken so disastrously» (1974: 73), ce qui d'ailleurs explique que l'on ne fait pas confiance au mariage d'amour et que, encore souvent, on lui préfère les unions planifiées.

Les traits de mentalité cités ci-dessus sont compensés par des caractères plus dynamiques.

Le besoin d'être toujours en éveil développe la sensibilité au prochain. On ne peut rester indifférent dans son coin. On critique le voisin mais on prend part à ses peines. On s'entr'aide. On se réjouit ensemble.

D'autre part, trop souvent, on ne peut faire confiance aux solutions proposées, il faut trouver la solution soi-même. On improvise, on se «débrouille», concept à la connotation ambiguë dans le Sud mais avec un fonds d'admiration tandis que nettement péjorative dans le Nord.

La spontanéité du Sud est une vertu dont les immigrants en Suède ont une grande nostalgie. Puisque seul l'écrit compte, pourquoi se restreindre, pourquoi se contrôler pour ne dire

que des affirmations bien pensées et défendables? Les mots sont éphémères, ils s'envolent avec le temps. Bien vite d'autres viennent prendre leur place. On peut raconter pour s'amuser ou bien pour tester l'interlocuteur. On peut promettre et ne pas tenir. Cela fait parfois si plaisir! Sur le moment, bien-sûr mais n'est-ce pas l'instant qui compte?

Dans une interview, une italienne s'écrit: «Vous, Suédois, vous vous inquiétez toujours des problèmes de demain. Nous, Italiens, nous attendons qu'ils arrivent pour nous inquiéter.»

La capacité de jouir de l'instant présent donne la joie de vivre, une joie tout aussi éphémère que cet instant et, le plus souvent, à l'abri du remords.

Enfin, l'homme du Sud n'existant que par référence aux autres, il ne peut vivre qu'en symbiose avec ses proches. La vie sociale est donc beaucoup plus intense, source de conflits mais aussi de joies.

En résumé on pourrait opposer l'humanisme du Nord qui mise sur le bien caché en tout homme au fatalisme du Sud qui compose avec le mal inhérent à la nature humaine.

Différentes cultures, différentes priorités. Que placer en premier? L'honnêteté ou la générosité, la justice ou la solidarité. La réponse est dictée par le milieu dans lequel on est élevé et il est souvent bien difficile de se singulariser en essayant d'imposer une échelle de priorité différente.

Mais alors que font ces personnes appartenant à deux cultures, avec deux systèmes de priorités, deux façons de parler? De même qu'elles doivent apprendre à maîtriser deux langues, elles doivent s'exercer à manier deux paroles. Chadly Fitouri, un pédagogue tunisien traitant du problème crucial du biculturalisme dans la Tunisie actuelle, parle de «tranches de vie». Ces jeunes apprennent qu'à la maison, chez les amis, au café, la parole peut être une arme, ou une décoration, ou un plaisir tandis que, au travail ou avec l'administration, chaque mot a un sens précis et définitif. Ces êtres-là développent une grande habileté pour glisser d'une «tranche de vie» à une autre. Cela ne se fait

pas sans difficulté mais la récompense en vaut la peine: ils peuvent alors vivre avec deux cultures et non pas entre deux cultures.

Bibliographie

- Bernardini-Sjöstedt, Léonie 1908: *Pages suédoises*. Paris.
- Bok, Sissela 1979: *Lying*. Cambridge, Mass.
- Bok, Sissela 1980: *Att ljuga*. Stockholm.
- Daun, Åke 1977: «L'esprit suédois de solidarité est-il authentique?» dans: G. de Faramond (ed.): *Suède, la réforme permanente*. Paris.
- Du Boulay, Juliet 1974: *Portrait of a Greek Village in the Mountains*. Oxford.
- Fitouri, Chadly 1983: *Biculturalisme, bilinguisme et éducation*. Neuchâtel, Paris.
- Friedl, Ernestine 1962: *Vasilika, a Village in Modern Greece*. New-York.
- Gilsenan, Michael 1976: *Lying, Honor and Contradiction*. Dans: B. Kapferer (ed.): *Transaction and Meanings*. Philadelphia.
- Handman, Marie-Elisabeth 1983: *La violence et la ruse*. Aix-en-Provence.
- Le Roy Ladurie, Emmanuel 1975: *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*. Paris.
- Maraschini, A. L. 1968: *The Study of an Italian Village*. Paris.
- Pitt-Rivers, Julian 1983: *L'anthropologie de l'honneur*. Paris.
- Pitts, Jesse 1963: *Continuity and Change in Bourgeois France*. Dans: Hoffmann & others. Paris.
- Wylie, Laurence 1977: *Village in the Vauchuse*. Cambridge, Mass.

Summary

Speech as an Expression of Guilt or of Honour

A growing number of immigrant children are faced with the necessity not only of learning two languages but also of mastering two cultures, which implies two ways of speaking.

My purpose is to illustrate the bonds between speech and cultural milieu by taking examples from modern urban Sweden and from the traditional Mediterranean countryside.

My sources include the classical anthropological literature on the Mediterranean as well as a large number of interviews made by students with immigrants in Stockholm.

A quick comparison of the way of speaking in Sweden and all the way down to North Africa points to essential differences: in the

North a necessity for precision and objectivity, in France a more decorated rationalism and, on the shores of the Mediterranean, the threatening magic of the word.

The cultural pattern of Northern Europe is characterized by an internalisation of values. The individual is at the center of the system; he is his own judge and guilt is his punishment. To conform his speech to the truth becomes his sole responsibility. Lying is always reprehensible, in all circumstances. It can never fit into the model of the ideal man. Speech should be spared such attributes as feelings and decoration and restricts itself to mere communication. There is a quest to use the same pattern for the written and for the spoken word and the telephone represents a near perfect way of communicating.

But everyday behaviour rarely conforms to the ideal. To avoid a humiliating compromise with perfection some strategies have been worked out: one is hypocrisy, i.e. avoiding guilt by following the letter rather than the spirit of the rules and the other one is alcohol in order to release the burden of responsibility. The positive aspects of this Northern faith in human nature is a natural disposition to progress as well as a refreshing trust in one's fellow-beings.

The various Mediterranean cultures have an externalisation of values in common. Priority is given to the family over the individual. A society of honour and shame replaces the Nordic one of responsibility and guilt. What happens between the self and the own conscience is uninteresting. What counts is the effect of a person's behaviour on other people, mainly on his family. Therefore speech has to be geared to its social effect rather than to an abstract respect of truth. Human nature being more evil than good, lying often becomes a moral necessity. As a result, society is permeated by mistrust, patronage becomes a necessity and tension impregnates social contacts. This is counterbalanced by very warm social life and interest in other people, generosity, spontaneity and joy of life.

Different cultures lead to different priorities: honesty or generosity, justice or solidarity. The question is crucial for young people brought up with two sets of references. They have to learn to change their way of behaving and their speech according to the situation. Only in this way can they live *with* two cultures but not *in-between* two cultures.